

[Extrait de : *Folia Electronica Classica*, t. 16, 1, juillet-décembre 2008]
<<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/16/TM16.html>>

Les Tarquins, les Livres Sibyllins et la Sibylle de Cumes : entre Tradition, Histoire et Imaginaire

par

Jacques Poucet

Professeur émérite de l'Université de Louvain
Membre de l'Académie royale de Belgique
<jacques.poucet@skynet.be>

Publication en pre-print, déposée sur la Toile le 22 décembre 2008, d'un article à paraître dans un volume d'hommages offert au Professeur Paul Marius Martin.

[Note du 28 septembre 2010 : Volume aujourd'hui paru. Cfr *Pouvoir des hommes, pouvoir des mots, des Gracques à Trajan. Hommages au Professeur Paul Marius Martin*. Textes rassemblés et édités par Olivier Devillers et Jean Meyers, Louvain-Paris, Peeters, 2009, 623 p. (Bibliothèque d'Études Classiques, 54)]

Table des matières

- A. Les Livres Sibyllins à Rome : un rappel rapide (p. 3-4)
- B. L'Antre de la Sibylle à Cumes : histoire d'une identification (p. 4-6)
- C. La Sibylle de Cumes dans l'histoire (p. 7-8)
- D. La Sibylle de Cumes dans la poésie et dans l'érudition grecques (p. 9-10)
 - Lycophron
 - Le pseudo-Aristote
 - Hyperochus de Cumes
- E. Sibylle et Sibylles, un monde de l'imaginaire et de la fantaisie (p. 10-12)
- F. À la recherche de témoignages d'historicité sur les Sibylles (p. 12-16)
 - La Sibylle d'Érythrée
 - La Sibylle de Tibur
 - La Sibylle Cimmérienne
- G. La Sibylle de Cumes : Varron, Lactance et Virgile (p. 16-18)
- H. Quelques observations en guise de conclusion... (p. 18-20)

P.-M. Martin, dans son impressionnante synthèse¹ sur *L'Idée de Royauté à Rome*, a rencontré à plusieurs reprises les Livres Sibyllins, discutant notamment de leur origine et de la date de leur introduction à Rome². Le présent article, que nous lui dédions bien amicalement, n'entend pas reprendre en détail ce sujet complexe et difficile³. Il ne concernera que la Sibylle de Cumes, envisagée sous l'aspect très particulier de son historicité. Nous poserons en effet une question qui pourra en heurter certains, mais que nous croyons digne d'un examen libre de préjugés : l'existence d'une Sibylle vaticinant à Cumes appartient-elle à l'Histoire ou à l'Imaginaire ?

¹ P.-M. Martin, *L'Idée de Royauté à Rome. I. De la Rome royale au consensus républicain*, Clermont-Ferrand, 1982, p. 280-282.

² Le présent article doit beaucoup à Jean-Marie Hannick, notre collègue louvaniste, que nous remercions cordialement. Il nous a fait l'amitié de discuter à plusieurs reprises du sujet et de lire notre manuscrit. Nous lui devons nombre de suggestions.

³ Les « Oracles Sibyllins » non plus ne seront pas abordés.

A. Les Livres Sibyllins à Rome : un rappel rapide

Mais d'abord quelques mots sur les Livres Sibyllins⁴.

Leur introduction à Rome est souvent racontée dans les sources anciennes⁵. On ne peut toutefois pas remonter plus haut que Varron, à la fin de la République, et Tite-Live de son côté ne l'a pas retenue⁶. En voici un résumé.

Sous l'un des Tarquins (l'Ancien ou le Superbe, la tradition hésite), une vieille femme (la tradition hésite aussi sur son nom et sur son origine géographique précise) vient proposer au roi des livres d'oracles, pour un prix déterminé (la tradition hésite aussi sur le nombre de livres et sur le prix demandé). Devant le refus - et l'ironie - de Tarquin, la femme en brûle une partie et demande la même somme pour ce qui reste. Nouveau refus du roi ; nouvelle destruction de livres ; nouvelle offre, toujours au même prix. Finalement le roi achète ce qui reste pour la somme initiale.

Ces livres seront placés au Capitole dans le temple de Jupiter, sous la garde de prêtres spécialisés, dont le nombre (deux au départ) atteindra seize à la fin de la République. Ils sont généralement connus sous le nom de quindécemvirs, tandis que nos sources appellent les livres qu'ils avaient en charge tantôt *Libri Sibyllini*, tantôt *Libri fatales*, tantôt simplement *Libri*. Le rôle que jouent ces Livres dans l'histoire romaine est considérable. Consultés généralement en cas de crises graves, ils ont notamment beaucoup contribué à l'évolution religieuse de Rome. Détruits dans l'incendie du Capitole en -83, ils sont laborieusement reconstitués en -76. Rome avait en effet envoyé des missions à la recherche de livres d'oracles, partout où des Sibylles étaient censées avoir exercé leur ministère⁷. Plus tard Auguste déplace la nouvelle collection dans le temple d'Apollon fraîchement construit sur le Palatin. La dernière consultation connue date de 363, et les Livres sont détruits au temps de Stilichon. Ce n'étaient pas des ouvrages prophétiques au sens classique du terme : ils n'annonçaient pas l'avenir, mais

⁴ La bibliographie du sujet est surabondante. À l'aperçu rapide donné dans J. Poucet, *Les Rois de Rome. Tradition et histoire*, Bruxelles, 2000, p. 273-274, on ajoutera H.W. Parke, *Sibyls and Sibylline Prophecy in Classical Antiquity*, Londres et New York, 1988, p. 190-215 ; N. Valenza Mele, *Hera ed Apollo a Cuma e la mantica sibillina*, dans *Rivista dell'Istituto Nazionale d'Archeologia e Storia dell'Arte*, t. 14-15, 1991-1992, p. 5-72 ; E. Suárez de la Torre, *Sibylles, mantique inspirée et collections oraculaires*, dans *Kernos*, t. 7, 1994, p. 179-205 ; D. Potter, *Prophets and Emperors : Human and Divine Authority from Augustus to Theodosius*, Cambridge (Ma.), 1994, 281 p. ; M. Monaca, *La Sibilla a Roma : i Libri Sibillini tra religione e politica*, Cosenza, 2005, 324 p. ; M. Bouquet, Fr. Morzadec [Éd.], *La Sibylle : Parole et représentation*, Rennes, 2004, 301 p. ; Ch. Guittard, «*Carmen*» et prophétie à Rome, Turnhout, 2005, 350 p. Une intéressante bibliographie se trouve aussi chez A. Momigliano - E. Suárez de la Torre, *Sibylline Oracles*, dans *The Encyclopedia of Religion*, 2nd ed., t. 12, New York, 2005, p. 8382-8386.

⁵ Par exemple Varron *apud* D.H., IV, 62, 5-6 ; D.H., IV, 62 ; Pline, *H. N.*, XIII, 88 et XXXIV, 22, 29 ; Solin, II, 16 ; Aul. Gel., *N. A.*, I, 19 ; Dion Cassius, frg. 10, 8, *apud* Zonaras, VII, 11 ; Lactance, *Inst. Div.*, I, 6, 10-11 ; Servius, *Aen.*, VI, 72 ; Isid., *Orig.*, VIII, 8, 5 ; Lydus, *Mens.*, V, 47 ; Suda, s.v^o *Sibulla* ; Tzetzes, in *Lycophr. Alex.*, 1279.

⁶ Le fait que Tite-Live ne l'ait pas enregistrée dans son récit du règne des Tarquins pourrait laisser penser que, dans l'antiquité même, l'introduction de ces livres à la fin de l'époque royale n'était pas acceptée par tous les historiens. Tite-Live pourtant (I, 7, 8), en présentant la légende d'Évandre et de sa mère Carmenta, faisait état de l'arrivée d'une Sybille en Italie.

⁷ Par exemple Tacite, *Ann.*, VI, 12, 3 ; D. H., IV, 62, 6 (d'après Varron).

contenaient des indications, comme disent nos sources, non seulement sur les *fata* mais aussi sur les *remedia*, qu'il appartenait aux autorités romaines d'appliquer.

Les ouvrages modernes donnent parfois comme évident que la ville de Cumae était à la fois le lieu d'origine de la vieille marchande et de ses livres⁸. En réalité le lien entre les *Libri Sibyllini* romains et la Sibylle de Cumae n'est pas du tout la règle dans nos sources : on ne le rencontre que chez Lactance (*Inst. Div.*, I, 6, 10), dans un chapitre placé par l'apologiste chrétien sous la garantie générale de Varron, ainsi que dans l'*Énéide* de Virgile (*Aen.*, VI, 71-76), qui, par la bouche d'Énée, rattache à cette même Sibylle la collection oraculaire de Rome. Bref sur l'origine des Livres et leurs rapports avec la Sibylle de Cumae, les Modernes sont souvent beaucoup plus engagés que la tradition. Mais partons pour Cumae.

B. L'Antre de la Sibylle à Cumae : histoire d'une identification

En 1932, Amedeo Maiuri fit à Cumae une découverte sensationnelle, qui ne fut publiée *in extenso* que dans une collection destinée aux touristes⁹ et dont le succès fut immédiat. Le grand archéologue italien prétendit en effet avoir retrouvé l'Antre de la Sibylle immortalisé par Virgile et, pendant des décennies, des millions de touristes défilèrent avec curiosité dans un impressionnant *dromos* de quelque 130 mètres de long, soigneusement taillé dans la roche et à peine éclairé à distance régulière par de hautes fenêtres ouvertes dans une des parois ; ils contemplèrent aussi avec respect la grande pièce rectangulaire, le lieu secret (*adyton*), où était censée siéger la Sibylle.

Il fallut attendre plus de trente ans, et la disparition de Maiuri en 1963 pour voir apparaître un certain nombre de réserves critiques¹⁰, qui, compte tenu de l'importance de l'enjeu et pour justifiées qu'elles soient, faisaient parfois mal à certains lecteurs : « C'est avec peine, écrivait ainsi J. Heurgon¹¹, que l'on constate que, depuis quelques années la foi des archéologues dans l'identification proposée par Maiuri semble quelque peu ébranlée ». Prudent, le grand historien français, tout en « lâchant » l'identification de Maiuri, sauvait l'essentiel : « Nul ne songe à nier cependant qu'il avait existé [...] à l'intérieur de la ville, un sanctuaire oraculaire dans lequel la Sibylle, justement dénommée *Kumaia*, avait vaticiné. »

⁸ Un seul exemple récent : G. Forsythe, *A Critical History of Early Rome*, Berkeley, 2005, p. 140 « According to Roman tradition, these texts, written in Greek dactylic hexameter verse, were acquired by one of the Tarquins from the Sibyl of Cumae ».

⁹ A. Maiuri, *I Campi Flegrei : dal sepolcro di Virgilio all'antro di Cuma*, Rome, 1934 (Itinerari dei Musei e Monumenti d'Italia, 32), p. 112-121.

¹⁰ Cfr, entre autres, M. Napoli, *La documentazione archeologica in Campania*, dans *Santuari di Magna Grecia* [= *Atti del Quarto Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto-Reggio Calabria, 11-16 octobre 1964], Naples, 1965, p. 105-111 ; C.C. Van Essen, *Études VII*, dans *Mededelingen van het Nederlands Historisch Instituut te Rome*, t. 33, 4, 1966, p. 6-7 ; R. F. Paget, *The Ancient Ports of Cumae*, dans *JRS*, t. 58, 1968, p. 168. Plus tardif : F. Castagnoli, *Commentaires topographiques à l'«Énéide»*, dans *CRAI*, 1983, p. 205-207.

¹¹ J. Heurgon, *Les deux Sibylles de Cumae*, dans *Filologia e forme letterarie. Studi offerti a Francesco Della Corte*, t. V, Urbino, 1987, p. 153-161 [la citation provient de la p. 137].

En fait la thèse d'A. Maiuri avait encore de beaux jours devant elle. En 1972, F. Della Corte, estimait toujours l'ancre de la Sibylle « quasi interamente recuperato »¹². Mieux encore, dans un ouvrage posthume publié en 1988 mais terminé en 1986, H.W. Parke, grand spécialiste du système oraculaire du monde antique, consacrait le plus long chapitre de son livre au cas de Cumès¹³. Selon lui, la grotte découverte « était non seulement la caverne de Virgile, mais aussi le site d'activité d'une Sibylle archaïque » (p. 85). Toujours selon lui, la prêtresse aurait été introduite à Cumès par les Samiens de Dikaiarchia, et sa grotte creusée à l'époque de la tyrannie d'Aristodème, avec l'aide technique de ces mêmes Samiens. Seule la conquête de Cumès par les Campaniens à la fin du Ve siècle aurait mis fin à l'activité de l'oracle. Le savant anglais tentait aussi d'intégrer des réalités archéologiques, comme la découverte à Baïes de ce qu'on a appelé le *Great Antrum*¹⁴, ou épigraphiques, comme le *sors* découvert à Cumès et qui atteste l'existence à l'époque archaïque d'un oracle à Héra¹⁵, que H.W. Parke met en rapport étroit avec celui de la Sibylle¹⁶.

En réalité, dans ce gros ouvrage, la reconstruction historique était plus qu'hypothétique, et les interprétations archéologiques fort discutables. Leur faiblesse venait notamment de ce qu'à l'époque même de la publication du livre, elles étaient déjà dépassées, mais H.W. Parke ne le savait pas..

En 1986 en effet, M. Pagano, archéologue italien connu pour d'autres travaux sur le site de Cumès, avait publié une nouvelle analyse archéologique détaillée, à vrai dire la seule parue sur le sujet depuis 1932¹⁷. Sa position était claire. Selon lui, l'ensemble connu sous le nom d'Ancre de la Sibylle ne peut pas être rattaché à des activités de type oraculaire. Il est plus vraisemblable qu'il faisait partie, avec beaucoup d'autres éléments de la zone, d'un vaste complexe, essentiellement défensif à l'origine, dont la construction s'est étendue sur plusieurs siècles et dont les archéologues, il est vrai, ne parviennent pas à dater et à interpréter avec précision tous les détails. Ainsi, pour n'envisager que le *dromos*, on peut estimer que sa construction initiale date de la fin du IVe ou du IIIe siècle av. J.-C. ; quant à la salle où la Sibylle était censée rendre ses oracles, on pense pouvoir la dater de la fin de l'antiquité.

Depuis l'analyse approfondie et bien argumentée de M. Pagano, le message « révisionniste » semble faire son chemin. Non seulement il est accepté dans des

¹² F. Della Corte, *La mappa dell'Eneide*, Florence, 1972, p. 106.

¹³ H.W. Parke, *Sibyls and Sibylline Prophecy*, Londres et New York, 1988, p. 71-99.

¹⁴ R.F. Paget, *The « Great Antrum » at Baiae*, dans *Vergilius*, n° 13, 1967, p. 42-50 ; Id., *The « Great Antrum » at Baiae : a Preliminary Report*, dans *PBSR*, t. 35, 1967, p. 102-112 ; C.G. Hardie, *The « Great Antrum » at Baiae*, dans *PBSR*, t. 37, 1969, p. 14-33. Nous n'entrons pas dans cette question.

¹⁵ Par exemple M. Guarducci, *Un antichissimo responso dell'oracolo di Cuma*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, t. 72, 1946-1948, p. 130-141 ; R. Renahan, *Hera as Earth-goddess. A new piece of evidence*, dans *RhM*, t. 117, 1974, p. 193-201.

¹⁶ Sur le rôle joué à Cumès par Héra, le bel article de N. Valenza Mele, *Hera ed Apollo a Cuma*, 1991-1992, p. 5-72, fait aujourd'hui le point. Il montre notamment que ce *sors* archaïque n'a rien à voir avec une Sibylle.

¹⁷ M. Pagano, *Considerazioni sull'antro della Sibilla a Cuma*, dans les *Rendiconti della Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli*, t. 9, 1985-1986, p. 69-94.

travaux scientifiques de haut niveau, comme celui de N. Valenza Mele en 1991-1992¹⁸, mais on le retrouve même dans les guides touristiques actuels. En 1993 par exemple, le petit livre de G. Giubelli sur les *Champs Phlégréens* (Naples) signale (p. 25), en commentaire d'une belle photographie du *dromos*, que l'identification de la galerie avec le siège de la Sibylle de Cumès est remise en question et qu'il s'agit plutôt d'une structure défensive. Et le volume *Naples-Pompéi* des Guides Gallimard, sorti à Paris en mars 2004, note (p. 209), après avoir rappelé l'ancienne interprétation, qu'il « est plus probable que l'antré avait une fonction militaire ». Nous avons pu nous-même constater l'évolution dans les esprits. En mai 2005, lors de notre passage sur le site, le panneau signalant l'Antré de la Sibylle était toujours là, mais lors de la visite la cicérone de service ne présentait plus le monument comme une réalité historique mais comme une simple tradition. Apparemment la Sibylle était en train d'évacuer sa caverne.

On comprend bien l'enthousiasme d'A. Maiuri : il était si tentant de voir dans le *dromos* et ses pièces annexes les lieux rendus célèbres par la description virgilienne. Malheureusement, quand une identification aussi « prestigieuse » est proposée par un archéologue de renom, il faut aux chercheurs moins sensibles au sensationnel des dizaines et des dizaines d'années pour « rectifier le tir ». On attendrait une grande prudence dans le chef de ceux qui lancent ce genre d'interprétations.

Mais revenons à Cumès. Un problème de fond subsiste : si le *dromos* fait partie d'un complexe militaro-défensif, que devient le site oraculaire de la Sibylle de Cumès ? J. Heurgon, tout en se disant « peiné » des critiques adressées à la thèse d'A. Maiuri, ne remettait cependant pas en cause, on l'a vu, l'existence à Cumès d'un oracle de la Sibylle.

La même attitude se retrouve chez M. Pagano qui ne doute pas un instant de l'existence d'un espace oraculaire. Il le cherche évidemment ailleurs que dans l'*Anthro della Sibilla* et songe à une petite pièce rectangulaire (4 m 35 sur 9), presque entièrement souterraine, toute proche du temple d'Apollon. L'endroit avait été baptisé par les fouilleurs « cisterna greca » : peut-être serait-ce là le siège de la Sibylle ! L'archéologue reconnaît toutefois que cette interprétation est hypothétique, et qu'il pourrait tout aussi bien s'agir d'une fosse votive. Pour sa part, N. Valenza Mele estime la fonction de citerne parfaitement adaptée à ce monument¹⁹. Bref le véritable antré de la Sibylle de Cumès reste à trouver.

Le moment semble peut-être venu pourtant de faire un pas de plus dans le « révisionnisme », en posant une question plus fondamentale et cependant toute simple : est-on sûr qu'il y ait jamais eu, dans l'Histoire, une Sibylle active à Cumès ? Si l'on fait abstraction de Virgile et de l'énorme influence qu'il a exercée, dispose-t-on de témoignages solides sur son existence ? Et on se surprend à poser une question « impertinente » : la Sibylle de Cumès ne pourrait-elle pas être tout simplement une création de l'imaginaire virgilien, aussi peu ancrée dans l'Histoire que la Carthage de Didon ou la ville de Latinus ?

¹⁸ N. Valenza Mele, *Hera ed Apollo a Cuma*, 1991-1992, p. 59.

¹⁹ N. Valenza Mele, *Hera ed Apollo a Cuma*, 1991-1992, p. 58, n. 201.

C. La Sibylle de Cumes dans l'histoire

Demandons-nous d'abord si l'antiquité a laissé des témoignages sur une consultation historique de la Sibylle de Cumes. La visite d'Énée ne compte pas : l'*Énéide* est une œuvre de fiction, et personne n'acceptera de croire que des siècles avant la fondation de Rome, le Troyen Énée ait interrogé sur les *fata Romana* une Sibylle en exercice dans une cité campanienne qui n'existait pas encore. Nous voudrions trouver la trace de personnages, historiques ceux-là, qui seraient un jour venus à Cumes pour y rencontrer la Sibylle. Des gens semblables à ceux que nous connaissons par ailleurs et qui sont allés à Delphes, ou à Délos, ou à Claros, ou à l'oracle d'Ammon.

À question simple, réponse simple : c'est non. Mais cela nécessite un petit développement.

Jamais l'histoire romaine ne signale un Romain qui aurait été consulter la Sibylle de Cumes. C'est vrai sous la Royauté et sous la République. Pour les cas courants, les Romains avaient à leur disposition les augures et les haruspices ; pour les problèmes plus graves, ils consultaient les Livres Sibyllins ou envoyaient une ambassade à Delphes. Mieux encore, si l'on peut dire, quand il s'est agi en -76 de reconstituer les Livres qui avaient brûlé quelques années auparavant dans l'incendie du Capitole, on envoya des gens rechercher des livres « à Samos, à Erythres, à travers l'Afrique même, la Sicile, et les colonies italiques »²⁰. Il eût été si simple d'aller à Cumes.

La situation est la même sous l'Empire. On se contente à Cumes de vivre dans le souvenir de l'ancien oracle. Au II^e siècle de notre ère, lorsque Pausanias est de passage dans la région, les prêtres du temple d'Apollon ne lui montrent ni site oraculaire ni oracle de la Sibylle ; tout ce qu'ils mettent en évidence, c'est une relique, une petite urne de pierre contenant, disaient-ils, les os de la Sibylle²¹. Et au IV^e siècle, lorsqu'un écrivain chrétien anonyme, le pseudo-Justin, visite l'endroit en touriste, les guides le conduisent dans le complexe identifié par A. Maiuri et qu'ils lui décrivent - déjà - comme l'endroit où la Sibylle rendait ses oracles²². Les guides du IV^e siècle et ceux de la fin du XX^e se ressemblent étrangement : ils font visiter les mêmes endroits et donnent les mêmes interprétations.

Bref, sous l'Empire non plus, il n'y avait à Cumes, ni site oraculaire, ni Sibylle²³ ; il n'y avait que des souvenirs, et des souvenirs manifestement virgiliens²⁴.

²⁰ Tacite, *Ann.*, VI, 12, 3 (trad. P. Wuilleumier).

²¹ Pausanias, X, 12, 8. On songe au *Satyricon* de Pétrone (XLVIII, 8) où Trimalcion déclare avoir vu à Cumes la Sibylle « suspendue dans une bouteille » (cfr P. Veyne, *La Sibylle dans la bouteille*, dans *Hommages à Jean Bayet*, Bruxelles, 1964, p. 718-721).

²² Ps.-Justin, *Cohortatio ad Graecos*, 37. Le visiteur chrétien prend ses distances : « Ceux qui avaient reçu les traditions de leurs aïeux, dit-il, racontaient comment à cet endroit la Sibylle faisait ses prophéties ».

²³ La prophétie que Clodius Albinus aurait reçue à Cumes (SHA, *Clod. Alb.*, V, 4) est une invention manifeste : il s'agit en fait de deux vers de Virgile.

Même un partisan convaincu de la Sibylle de Cumès, comme H.W. Parke, est forcé de reconnaître (il écrit en 1986) : « Aucune source littéraire ne suggère qu'il y eut là [= à Cumès] un quelconque centre oraculaire en activité après que la cité fut passée sous le contrôle de Rome. Des savants modernes laissent parfois supposer sa continuation, ou suggèrent une renaissance sous Auguste, mais rien de tout cela ne repose sur un témoignage ancien. Il est plus raisonnable de penser que l'oracle prit fin à l'époque où Cumès tomba aux mains des Campaniens »²⁵.

La situation est la même pour la période grecque. Aucune information conservée ne signale une consultation de l'oracle entre le milieu du VIII^e siècle (fondation de la colonie) et la conquête osque (421). Pour H.W. Parke, il est vrai, la Sibylle n'aurait été introduite à Cumès, en provenance de Samos, que par les colons de Dikaiarchia, arrivés vers 521. Mais de cette dernière date à 421, c'est le même silence, notamment pendant le règne d'Aristodème, à qui H.W. Parke attribue la construction du tunnel où aurait vaticiné la prêtresse²⁶.

Étrange ce silence qui s'étend sur toute l'histoire de Cumès ! Il deviendrait même étourdissant si on comparait Cumès à d'autres sites oraculaires comme Delphes, ou Délos, ou Claros, mais la démonstration serait trop facile et nous ne la ferons pas.

Sur quoi alors est basée la croyance moderne, qui semble tellement bien ancrée, en l'existence historique d'une Sibylle à Cumès ?

D. La Sibylle de Cumès dans la poésie et dans l'érudition grecques

La Sibylle de Cumès est effectivement mentionnée dans quelques textes grecs de l'époque hellénistique. Ils relèvent de la poésie et de l'érudition : il s'agit d'abord de Lycophron et du pseudo-Aristote.

Lycophron

Dans l'*Alexandra* de Lycophron, la Sibylle de Cumès est citée dans ce qu'on appelle la « partie romaine ». La datation de cette section est discutée par les spécialistes : soit vers -270, pour les tenants de l'unicité de l'œuvre, soit après -197, pour les partisans d'une interpolation²⁷. De toute façon, nous sommes en pleine période hellénistique. Lycophron évoque les frontières d'un état romain qui englobe au sud :

« les hautes clairières du Circaion

²⁴ On n'attachera aucune valeur à une affirmation comme celle de F. Della Corte, *La mappa dell'Eneide*, Florence, 1972, p. 104 : « L'oracolo di Cuma era allora molto frequentato, dato che i ricchi romani trascorrevano nelle loro ville della vicina Baia parte delle vacanze estive ». On nage dans l'invention !

²⁵ En l'an 421 si l'on suit Diodore de Sicile (XII, 76, 4). La citation provient de H.W. Parke, *Sibyls*, 1988, p. 81.

²⁶ Aristodème Malakos, tyran de Cumès de 504 à c. 490, n'est pourtant pas un inconnu pour les historiens modernes.

²⁷ Brève présentation du problème chez P.M. Fraser, *Lycophron*, dans *OCD*, 3^e éd., Oxford, 1996, p. 896.

et le grand port d'Aiètès, célèbre mouillage de l'Argo,
 et les eaux du lac Marsionide de Phorcé,
 et le fleuve Titonios avec la crevasse
 où il s'enfonce dans les profondeurs de la terre,
 et la colline de Zosterius, où se trouve
 la sombre demeure de la vierge Sibylle,
 dont la caverne profonde est couverte d'un toit en forme d'arcs ». (vers 1273-1280)

Le mot Cumes n'est pas cité, mais les commentateurs ne doutent pas, Zosterius étant une épiclèse d'Apollon, que Lycophron associe dans son texte le temple d'Apollon et une Sibylle qui prophétise dans une caverne.

Le pseudo-Aristote

Le *De Mirabilibus Auscultationibus* [95 = 838 a 5] est un recueil de merveilles attribué au pseudo-Aristote et compilé à une date non précisée du III^e siècle a.C. On y trouve le texte suivant :

« À Cumes, en Italie, on montre ce qui semble être une chambre souterraine d'une Sibylle rendant des oracles. On dit qu'elle a vécu pendant très longtemps et qu'elle est restée vierge. Elle serait d'Érythrée, mais certains habitants de l'Italie la disent de Cumes et d'autres l'appellent *Melankraira*. Cet endroit, dit-on, est placé sous le contrôle des Lucaniens. On dit aussi que dans la zone autour de Cumes, se trouve une rivière appelée *Ketos*, dans laquelle ce qui a été jeté pendant assez longtemps commence par se développer puis se transforme en pierre ».

Selon H.W. Parke²⁸, la mention de la Sibylle et de sa caverne pourrait provenir de la même source que celle utilisée par Lycophron. Car ce dernier aussi connaissait la caverne de Cumes (vers 1278-1280) et utilisait dans un autre passage (vers 1464) le mot *Melankraira* pour désigner la Sibylle. Ce sont d'ailleurs, dans la littérature grecque, les deux seules attestations de ce terme rare. Toujours pour l'auteur anglais, cette source pourrait être Lycos de Rhégium, le père adoptif de Lycophron. Cela cadrerait bien avec le passage du pseudo-Aristote où Cumes était dite se trouver sous le contrôle des Lucaniens. L'information pourrait ainsi remonter à l'époque où Cumes était déjà tombée aux mains des Osques (après 421) mais où les Romains n'avaient pas encore pris le contrôle complet de la Campanie (Cumes deviendra une *civitas sine suffragio* en 334).

Les citations de Lycophron et du pseudo-Aristote se caractérisent aussi par une certaine identité d'atmosphère, faisant appel aux *mirabilia* : d'un côté le fleuve *Titonios*, qu'un scholiaste décrit comme « une rivière d'Italie, non loin de la rivière Circaeus, qui ne se jette pas dans la mer mais qui est avalée dans la terre »²⁹, et de l'autre, la rivière *Ketos*, qui transforme en pierre ce qui est resté longtemps dans ses eaux.

Bien sûr, la nature même de ces deux textes fait que leur contenu ne peut être accepté comme des témoignages d'histoire authentique. Le vrai est manifestement mêlé à la fiction. On aura peine à croire par exemple, chez Lycophron, que le navire Argo ait un jour mouillé dans le port de Caiète, ou chez le pseudo-Aristote que le *Ketos* (à supposer qu'il existe) ait eu le pouvoir de pétrifier ce qu'on y jette. Mais ne jetons pas le bébé

²⁸ H.W. Parke, *Sibyls and Sibylline Prophecy*, Londres et New York, 1988, p. 78-79.

²⁹ Cfr l'édition Loeb de Lycophron (p. 426, n. b).

avec l'eau du bain : il est clair qu'au III^e siècle avant Jésus-Christ, l'érudition grecque signalait à Cumès une Sibylle qui rendait des oracles dans une caverne, qui était considérée comme très âgée et qui passait selon les uns pour Érythrénne, selon les autres pour Cuméenne.

Hyperochus de Cumès

Lycophron et le pseudo-Aristote ne sont pas nos seuls témoins. Dans sa présentation des Sibylles, Pausanias (X, 12, 8) mentionne un certain Hyperochus de Cumès, qui lui aurait fourni quelques informations sur la Sibylle qui nous occupe : elle se serait appelée Démo, proviendrait de la Kymê d'Eubée et se serait installée à Cumès « dans le pays des Opiques ». Malheureusement il n'existe guère d'informations précises sur cet Hyperochus (*FGrH* 576), dont nous ne possédons que deux autres fragments, l'un proposant une origine fantaisiste pour le nom de Rome et l'autre traçant une image très conventionnelle du luxe de la Campanie antique. Tout porte à croire qu'il appartient lui aussi à la période hellénistique, et se rattache à la même veine d'inspiration que Lycophron et le pseudo-Aristote. Raison supplémentaire pour nous de penser qu'à la période hellénistique, l'érudition grecque connaissait bien l'existence d'une Sibylle à Cumès.

Mais on peut croire à des choses qui n'existent pas exactement comme on les imagine, et le monde des Sibylles est un univers où règnent l'imaginaire et la fantaisie. C'est ce que nous voudrions montrer maintenant.

E. Sibylle et Sibylles, un monde de l'imaginaire et de la fantaisie

L'intérêt des Anciens pour les Sibylles, leur localisation et leur origine, n'a rien de surprenant. Mais tout ce qui touche aux Sibylles est extrêmement complexe, et nous ne pourrions ici que survoler le dossier³⁰.

Le terme Sibylle lui-même fait problème. Était-ce au départ un véritable nom propre, celui d'une personne dotée d'un pouvoir prophétique hors du commun, qui se serait dans la suite appliqué par antonomase à toute femme censée parler au nom des dieux ? Ou était-ce, au départ toujours, un nom générique désignant toute femme capable de vaticiner ? On ne le sait pas avec certitude, pas plus qu'on ne connaît l'étymologie précise du mot, une étymologie déjà discutée dans l'antiquité et que les Modernes n'ont pas résolue. Quoi qu'il en soit, il semble que les Sibylles représentaient surtout un phénomène caractéristique de l'époque archaïque, et qu'elles n'avaient pas de lien nécessaire avec un sanctuaire déterminé ou avec un dieu particulier. Elles pouvaient parler n'importe où au nom d'une divinité.

³⁰ Cfr la bibliographie sommaire, donnée plus haut et de laquelle on détachera H.W. Parke, *Sibyls and Sibylline Prophecy*, Londres et New York, 1988, 236 p., ainsi que N. Valenza Mele, *Hera ed Apollo a Cuma*, 1991-1992, p. 5-72, dont les pages (p. 27-51) traitant des Sibylles en général sont particulièrement intéressantes.

Une seule Sibylle ou plusieurs Sibylles ? Tacite déjà se posait la question³¹. Disons simplement que les plus anciens auteurs grecs n'évoquent qu'une seule Sibylle : ainsi Héraclite, sur un mode sérieux (Plut., *Sur les oracles de la Pythie*, 6, p. 397 C) ou Aristophane, dans une perspective satirique (*Paix*, 1095 et 1116). Mais on observe très vite une multiplication de Sibylles, dotées chacune d'une précision géographique : ce sera la Sibylle d'Érythrée, ou celle de Samos, ou celle de Colophon, ou celle de Marpossos, ou - quand on ne disait pas « la Pythie » - celle de Delphes.

C'est que les Sibylles nous font pénétrer dans un univers sensible. Le particularisme grec a manifestement poussé les régions et les cités à mettre en avant leur Sibylle propre ou à s'en donner une. Et comme la religion en général et le monde de la divination oraculaire en particulier relèvent par excellence de l'Imaginaire, on se trouve devant une matière éminemment malléable, où, à l'évidence, l'affabulation règne en maître, les amalgames soient légion et les données fiables extrêmement rares. La plupart du temps, on est « hors de l'Histoire », et les informations sont, pour le chercheur moderne, très difficiles, voire impossibles, à vérifier. Les Modernes prennent trop souvent les textes des Anciens « au pied de la lettre ». Un aperçu rapide de quelques points montrera qu'avec les Sibylles, on évolue plus dans l'Imaginaire que dans l'Histoire.

Il y a d'abord les catalogues. La matière devenant avec le temps de plus en plus compliquée, les érudits antiques tentent d'y mettre un peu d'ordre en établissant des catalogues. Celui de Varron (*Antiquités divines, apud Lact., Inst. Div., I, 6, 7-12*) - que nous retrouverons plus loin - est bien connu : il proposait dix Sibylles : (1) celle de Perse ; (2) celle de Libye ; (3) celle de Delphes ; (4) la Cimmérienne ; (5) celle d'Érythrée ; (6) celle de Samos ; (7) celle de Cumès ; (8) celle de l'Hellespont ; (9) la Phrygienne ; (10) celle de Tibur. Mais lorsqu'il l'entreprit, le Réatin « avait devant lui environ une trentaine d'épithètes assignant aux figures sibyllines autant de nationalités distinctes »³². Il serait inutile de donner ici tous ces noms, ou même de présenter les autres listes existantes, comme celles de Pausanias, X, 12, qui ne numérote pas ses Sibylles, de Lydus, *Mens.*, IV, 47, ou encore de la Suda, s.v° *Sibulla*. Elles ne se recourent pas nécessairement. Le contraire eût d'ailleurs été étonnant.

Les efforts classificatoires ont commencé très tôt. En effet, si l'on en croit une scholie au *Phèdre* de Platon (*Phèdre*, 244b, Ruhnck p. 61), Ératosthène, au III^e siècle avant J.-C., attribuait le numéro quatre à la Sibylle dite Italique (*Tetartê Italikê*). Attardons-nous un instant sur elle. Ératosthène est de beaucoup antérieur à Varron, mais - on va le voir - l'ancienneté en l'occurrence n'est pas nécessairement un gage de sérieux.

Cette Sibylle Italique était pour Ératosthène Carmenta, la mère d'Évandre, laquelle, toujours selon l'érudit grec, aurait prophétisé au Lupercal à Rome. Pure fantaisie, qui ne peut que faire sourire. On connaît bien le Lupercal du Palatin : dans l'Histoire, il n'a jamais été un sanctuaire oraculaire, et n'a jamais abrité de Sibylle. Carmenta n'est qu'un personnage de légende, lié au mot latin *carmen* et rattaché artificiellement à Évandre (Liv., I, 7, 8 et Ovide, *Fast.*, I, 461-497). Bref, nous sommes dans l'Imaginaire. Et pourtant, cinq siècles après Ératosthène, Clément d'Alexandrie reprendra encore cette

³¹ Tacite, *Annales*, VI, 12, 3 : *una seu plures fuere*.

³² A. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, II, Paris, 1880, p. 166.

curieuse information sur la mère d'Évandros fonctionnant comme Sibylle (*Stromateis*, I, 108, 3). Il s'appuiera d'ailleurs non sur Ératosthène, mais sur Héraclide du Pont, plus ancien encore d'un siècle. Si l'information est exacte, nous apprenons du même coup qu'Héraclide du Pont, lui aussi, avait tenté de classer les Sibylles.

Constater de la sorte que les informations fantaisistes en matière de Sibylles remontent aussi haut dans le passé permet évidemment de « relativiser » les témoignages de Lycophron, du pseudo-Aristote et d'Hyperochus sur l'existence d'une Sibylle à Cumès.

Les fantaisies ne concernent d'ailleurs pas que le nombre de Sibylles et les tentatives de les classer. Les érudits anciens travaillent aussi dans d'autres directions, avec à chaque fois l'Imaginaire au pouvoir³³. Ils donnent par exemple des noms à ces Sibylles, et parfois le lecteur n'a que l'embarras du choix : la Sibylle de Samos s'appelle *Phoito*, ou *Phyto*, ou *Phemonoe*, ou encore *Herophile* ; quant à celle de Cumès, elle bat tous les records : *Amaltheia*, ou *Herophile*, ou *Taraxandra*, ou *Phemonoe*, ou *Deiphobe*, ou *Demo*, ou *Melankraira*. Les érudits font aussi voyager les Sibylles, ce qui leur permet de jeter des ponts entre sites oraculaires. Ainsi l'Érythréenne est censée venir à Cumès ; la Phrygienne à Delphes ; la Sibylle de Marpeessos à Samos, Claros, Délos et Delphes ; celle de Babylone à Érythrée. Ces mêmes érudits repèrent des tombeaux de Sibylles en Troade, à Gergis, à Cumès, en Sicile, voire à Cumès.

Ils s'intéressent aussi à leur généalogie³⁴, à leurs amours³⁵. Ils racontent à leur propos de merveilleuses histoires, par exemple sur leur enfance, ou leur longévité. Ainsi la Sibylle d'Érythrée, « à peine sortie du sein maternel, connaissait les noms de toutes choses, annonçait sa mission surnaturelle et rendait déjà des oracles en vers, ou dissertait sur des questions philosophiques »³⁶. Quant à leur longévité, elle était proverbiale : mille ans déjà pour Héraclite (*apud* Plut., *Sur les Oracles de la Pythie*, 9). Virgile ne donne pas de détail sur la durée de vie de la Sibylle de Cumès, mais il la décrit comme une *longaeva sacerdos* (*Aen.*, VI, 321) ; il appartiendra à Ovide (*Mét.*, XIV, 129-153), pour cette même Sibylle, de rappeler qu'il s'agit d'une durée de mille ans et d'en donner l'explication. On est bien, redisons-le, dans le monde de l'Imaginaire et non dans celui de l'Histoire.

F. À la recherche de témoignages d'historicité sur les Sibylles

Toutes ces fantaisies ne signifient évidemment pas que dans les témoignages des Anciens sur les Sibylles, tout soit inventé. L'oracle de Delphes fait partie intégrante - oh combien !- de l'Histoire authentique ! Mais la Pythie de Delphes n'est pas une Sibylle tout à fait comme les autres, et surtout son caractère pleinement historique ne peut pas être transféré sans plus sur les autres. Dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres

³³ Le paragraphe qui suit synthétise les informations rassemblées par G. Radke, *Sibyllen*, dans *Der kleine Pauly*, t. V, Munich, 1975, col. 158-161. Le lecteur y retrouvera les références aux sources anciennes.

³⁴ Par exemple Paus., X, 13, 1-3 et 6.

³⁵ Par exemple avec Apollon, chez Paus., X, 12, 2 ; Ovid, *Mét.*, XIV, 136ss ; Serv., *Aen.*, VI, 321.

³⁶ A. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, II, Paris, 1880, p. 168.

liés aux origines³⁷, la règle à suivre est très simple : disposons-nous d'éléments extérieurs, c'est-à-dire indépendants du récit en cause, et valables, c'est-à-dire résistant à une critique sérieuse, qui nous permettent de croire en l'existence historique de ces Sibylles et/ou de leurs sièges oraculaires ?

Avec la Sibylle Italique d'Ératosthène, on vient de voir qu'un élément extérieur, bien concret pourtant, ne fait pas nécessairement l'affaire : l'existence du Lupercal ne fonde en rien l'historicité d'une prétendue Sibylle romaine qui y aurait vaticiné. La Sibylle Italique d'Ératosthène appartient à la même sphère légendaire que Carmenta, la mère d'Évandre.

La découverte d'un site oraculaire lié à une Sibylle aurait une tout autre signification. En fait, si on laisse de côté Delphes, où l'oracle d'Apollon est une réalité indiscutable, et Cumès, qui constitue notre sujet et que nous ne pouvons donc pas appeler à la barre, il n'existe guère de trouvaille archéologique qui puisse être mise en rapport précis et sérieux avec un véritable sanctuaire oraculaire de Sibylle.

La Sibylle d'Érythrée

Érythrée est le siège d'une Sibylle censée compter parmi les plus anciennes et les plus célèbres. On y a retrouvé en 1891 un lieu cultuel où des inscriptions du milieu du II^e siècle de notre ère mentionnent la Sibylle. Certains travaux modernes présentent l'endroit comme « la grotte de la Sibylle », mais à tort. Il s'agit en fait d'un espace semi-circulaire de deux mètres de diamètre creusé dans le sol, avec une fontaine et un petit bassin de pierre artificiel. C'est tout simplement un *nymphæum*, en l'honneur d'une nymphe qu'une des inscriptions présente formellement comme la mère de la Sibylle ; l'information ne fait que corroborer le récit de Pausanias (X, 12, 7).

On n'a donc pas retrouvé l'autel de la Sibylle d'Érythrée, et le *nymphæum* ne constitue pas une preuve archéologique de l'historicité de la Sibylle d'Érythrée ; il montre simplement que sa réputation était grande et que les gens du lieu souhaitaient affirmer haut et fort l'antiquité de « leur » Sibylle. Question de prestige bien sûr, de compétition entre cités qui revendiquaient chacune pour elles-mêmes la « première » Sibylle. De tourisme aussi ! En effet le passage dans la région de Lucius Vérus a dû représenter une occasion unique pour les habitants d'Érythrée de mettre en évidence leur Sibylle. N'était-ce pas Érythrée qui en -76 avait fourni des copies valables des livres Sibyllins qui avaient brûlé avec le Capitole en -83 à Rome ?³⁸

³⁷ Pour une approche méthodologique du problème de l'historicité dans la tradition des origines et des premiers siècles de Rome, cf. J. Poucet, *Les Origines de Rome. Tradition et Histoire*, Bruxelles, 1985, p. 35-166, et Id., *Les Rois de Rome. Tradition et Histoire*, Bruxelles, 2000, p. 77-239.

³⁸ Parmi les études à verser à ce dossier, mentionnons : S. Reinach, *Le sanctuaire de la sibylle d'Érythrée*, dans *REG*, t. 4, 1891, p. 276-286 ; K. Buresch, *Die sibyllinische Quellgrotte in Erythrae*, dans *MDAI(A)*, t. 17, 1892, p. 16-36 ; P. Corssen, *Die Erythraische Sibylle*, dans *MDAI(A)*, t. 18, 1893, p. 1-22 ; *Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes*, éd. R. Cagnat, J. Toutain, G. Lafaye, IV, Paris, 1927, p. 504-507 ; *Die Inschriften von Erythrae und Klazomenae*, éd. H. Engelmann, R. Merkelbach, II, Bonn, 1973, p. 384-388 ; E. Suárez de la Torre, *La sibila de Eritras : analisis de fuentes hasta el siglo II d. C.*, dans *Epieikeia : Homenaje al Profesor Jesús Lens Tuero*, Grenade, 2000, p. 439-467.

La Sybille de Tibur

La Sibylle de Tibur est la dixième du catalogue de Varron :

« nommée Alburnée, adorée comme une déesse à Tibur, sur les rives de l'Anio, dans le cours duquel, dit-on, on découvrit sa statue qui tenait un livre dans sa main. Le Sénat fit emporter au Capitole les oracles qu'il contenait. » (trad. P. Monat)

L'*Alburnea* est connue par d'autres textes³⁹. C'est une source et un ruisseau sulfureux, près de Tibur, célèbre notamment par sa cascade. À la nymphe patronne de l'endroit, *Alburnea*, étaient attribués des dons prophétiques ; c'était en quelque sorte l'équivalent latin des sources grecques poétiques comme Castalie (pour Delphes) et Hippocrène (pour l'Hélicon). Varron en a fait une Sibylle, la plus récente de toutes, et l'histoire merveilleuse qu'il rapporte à son sujet sera reprise par Tibulle (II, 5, 69-70) : le poète élégiaque écrit en effet qu'elle « porta, dit-on, à travers les flots de l'Anio les oracles sacrés sans les laisser mouiller » (trad. M. Ponchont). De son côté, Virgile a joué avec l'idée d'un oracle à Tibur, imaginant la présence à cet endroit d'un sanctuaire à Faunus et transférant sur Faunus le rituel de l'incubation valable pour d'autres dieux (VII, 81-102). En fait, aucun témoignage fiable ne confirme ni le propos varronien ni la description virgilienne, qui « subliment » l'un comme l'autre la nymphe d'une rivière particulière. En bref, nous n'avons aucune preuve de l'existence historique d'une véritable Sibylle à Tibur. Une nymphe que l'on imaginait dotée de dons prophétiques a été érigée au rang de Sibylle, qui prendra d'ailleurs plus d'importance encore dans le christianisme⁴⁰.

La Sibylle Cimmérienne

Nous avons présenté plus haut le cas de Carmenta dont Ératosthène, et déjà peut-être avant lui Héraclide du Pont, avaient fait une Sibylle Italique, au mépris de toute réalité historique. Un autre exemple, celui de la Sibylle dite Cimmérienne, nous fera entrer plus avant encore dans les mécanismes antiques de « fabrication » des Sibylles.

La Cimmérienne occupe la quatrième place dans le catalogue de Varron. Dans l'esprit de l'érudit, elle ne se confondait pas avec la Sibylle de Cumès, qui porte le numéro sept. Lactance, comme il le fait régulièrement, signale, sans autres précisions, les garants varroniens⁴¹, à savoir ici Névius, dans le *Bellum Punicum*, et Pison, dans ses *Annales*.

Le terme Cimmérien ne surprend qu'au premier abord : d'autres témoignages montrent en effet qu'il renvoie au lac Avernus⁴². Mais un passage de *l'Origo gentis Romanae*, X,

³⁹ Hor., *Odes*, I, 7, 12 ; Tibul., II, 5, 69-70 (nettement inspiré de Varron), mais aussi Virgile, *Aen.*, VII, 83 ; Serv., *Aen.*, VII, 83.

⁴⁰ Cfr par exemple P.J. Alexander, *The Oracle of Baalbek : the Tiburtine Sibyl in Greek Dress*, Washington, 1967, not. p. 48-66.

⁴¹ Lact., *Inst. Div.*, I, 6, 9 : *quartam Cimmeriam in Italia, quam Naevius in libris Belli Punicum, Pison in Annalibus nominet.*

⁴² Plin., *H.N.*, III, 61 ; Paul. Fest., s.v° *Cimmeri*, p. 37 L, et surtout Strabon, V, 4, 5, nourri d'Éphore et de Timée.

1-2, qui traite d'une consultation de la Sibylle par Énée, est sur ce point du plus grand intérêt. Le voici :

« Apprenant ensuite qu'en ces parages, une Sibylle prédisait l'avenir aux mortels dans la ville appelée Cimmérium, Énée s'y rendit pour l'interroger sur le sort qui l'attendait. L'interprète des destins qu'il aborda lui défendit de donner en Italie une sépulture à sa parente. (2) Revenu à ses navires, il trouva morte Prochyta, sa parente par le sang, qu'il avait quittée bien portante et il lui donna une sépulture dans l'île voisine qui, aujourd'hui encore, porte le même nom, comme l'écrivent Lutatius, Acilius et Pison » (trad. J.-Cl. Richard⁴³)

Le lien établi par l'anonyme entre la consultation de la « Sibylle Cimmérienne » et le décès, suivi de l'enterrement, d'une certaine Prochyta, qui serait une parente d'Énée, est particulièrement intéressant, parce qu'un autre fragment conservé de Névius concerne précisément l'île de Prochyta. Le Servius de Daniel, dans son commentaire à *Aen.*, IX, 712, écrit en effet : *Hanc Naeuius in primo Belli Punici de cognata Aeneae nomen accepisse dicit*⁴⁴.

Névius, comme les garants du passage de l'*OGR*, liait donc la consultation de la Sibylle et le sort de Prochyta, et on ne peut s'empêcher dès lors d'évoquer le récit virgilien de la consultation de la Sibylle de Cumès avec le détail de la mort de Misène. Énée, on le sait, ne pourra descendre aux Enfers qu'après avoir enseveli un des siens qui vient de mourir (*Aen.*, VI, 149-152).

Ainsi, pour Névius, Pison et peut-être encore d'autres auteurs prévirgiliens comme Lutatius et Acilius, Énée, à son arrivée en Italie, aurait consulté non pas la Sibylle de Cumès, mais la Sibylle Cimmérienne, et la consultation aurait eu lieu au lac Avernus. Névius doit avoir inspiré Virgile au début du livre VI, même si les détails des deux récits ne sont pas les mêmes. Virgile aura modifié profondément - et avec quel bonheur d'ailleurs - la tradition qu'il avait devant lui, mais ce qui nous intéresse pour le moment, ce n'est pas la transformation virgilienne, c'est la raison pour laquelle la tradition prévirgilienne installait une Sibylle au lac Avernus. Et nous avons les moyens de répondre⁴⁵.

Nous savons en effet, par le témoignage de Strabon (V, 4, 5), que certains auteurs grecs anciens (Éphore, Timée, influencés par l'*Odyssée* d'Homère) plaçaient au lac Avernus, lieu mythique que sa nature volcanique liait au monde souterrain, un oracle par nécromancie. C'est manifestement lui que les auteurs latins de la République ont transformé en un oracle de Sibylle, comme Varron, un peu plus tard, transformera en Sibylle la source prophétique de l'*Albunea*. Cette Sibylle Cimmérienne est-elle une invention de Névius, qui écrivait au début du II^e siècle avant J.-C. et qui était originaire de Campanie ? Ou peut-être Névius a-t-il trouvé cette information dans une autre source ? On ne le sait pas. En tout cas, la littérature grecque antérieure ne nous fournit

⁴³ L'éditeur est intervenu pour corriger la tradition manuscrite, en ce qui concerne le nom de la ville (*Cimbarionis* corrigé en *Cimmerium*) ainsi que les noms des garants à la fin du texte.

⁴⁴ Cette étymologie réapparaîtra chez Denys d'Halicarnasse (I, 53, 3), mais sera contestée par Plinius (*H.N.*, III, 82). Virgile, qui cite le nom de l'île (IX, 715), ne l'a pas explicitement intégrée dans son œuvre.

⁴⁵ Sur le lac Avernus et son oracle, cf par exemple C. Hardie, *The Crater of Avernus as a Cult-Site*, dans l'édition R.G. Austin du Livre VI de l'*Énéide* (Oxford, 1977), et N. Valenza Mele, *Hera ed Apollo a Cuma*, 1991-1992, p. 25-27.

aucune donnée sur une quelconque Sibylle Cimmérienne, siégeant au lac Averno. Elle connaît bien par contre la Sibylle de Cumes (Lycophron, le pseudo-Aristote, Hyperochus). Mais rien ne dit que Névius ait « déplacé » une consultation de Sibylle de Cumes au lac Averno. Nous croirions plutôt qu'il a modifié en un oracle de Sibylle le vieil oracle de nécromancie lié au lac depuis au moins Éphore et Timée.

Quoi qu'il en soit, Virgile, dans son *Énéide*, a transformé le motif « cimmérien » d'Énée consultant une Sibylle au lac Averno en quelque chose de beaucoup plus « porteur », idéologiquement parlant, à l'époque augustéenne. D'abord il a déplacé la consultation de quelques kilomètres, jusqu'à Cumes, où s'élevait depuis des siècles un temple d'Apollon, qu'Auguste précisément avait restauré et où l'érudition grecque antique (Lycophron, notamment) plaçait un oracle de la Sibylle. Ensuite, et sur le plan littéraire cette fois, il a sublimé le récit devenu un morceau de bravoure promis à un brillant avenir. Ce faisant, Virgile donnait à Auguste, aux Romains et à la postérité une Pythie italique, qui valait bien la Pythie grecque de Delphes. Mais comme c'est souvent le cas dans son oeuvre, il n'a pas rejeté entièrement la tradition latine qu'il trouvait devant lui : il a en effet conservé le *Cimmerium* antique, puisque c'est dans les bois entourant le lac Averno que le héros troyen est censé avoir découvert le rameau d'or, et dans les environs immédiats du lac que le poète a placé l'entrée des Enfers.

Quand on travaille dans l'Imaginaire (il n'est évidemment pas question ici d'Histoire), le matériel, très malléable, se prête facilement à toutes les modifications idéologiques et littéraires. La Sibylle Cimmérienne, la quatrième dans le catalogue de Varron, est selon toute vraisemblance une invention littéraire d'un auteur latin du IIe siècle avant J.-C. ; la Sibylle Cuméenne, la septième dans le catalogue de Varron, est, selon toute vraisemblance également, un motif de l'érudition grecque plus ancienne encore (IIIe siècle a.C.n.) que Virgile a repris en l'adaptant aux besoins de son oeuvre et de son temps. Mais l'une comme l'autre, la Cimmérienne comme la Cuméenne, n'ont pas de réalité historique, pas plus que la Sibylle Italique d'Ératosthène ou que la Sibylle Tiburtine de Varron. Quand donc les Modernes admettront-ils que dans certains secteurs de la pensée antique l'Imaginaire puisse régner en maître ?

Mais il est peut-être temps d'en venir à la Sibylle de Cumes, la septième dans le catalogue de Varron.

G. La Sibylle de Cumes : Varron, Lactance et Virgile

On a déjà dit plus haut que le catalogue de Varron nous est parvenu dans une présentation relativement schématique de Lactance (*Inst.*, I, 6, 10-12). Il est difficile de savoir si Lactance nous livre du Varron authentique ou du Varron revu, adapté et corrigé, Virgile et deux siècles d'érudition étant passés par là. Quoi qu'il en soit, voici le texte de Lactance/Varron en traduction française :

« La septième [Sibylle] est celle de Cumes, nommée Amalthée, que d'autres appellent Hérophile ou Démophile : c'est elle qui avait apporté neuf livres au roi Tarquin l'Ancien, lui en demandant trois cents philippes : le roi, rebuté par l'énormité du prix s'était moqué des folles prétentions de la femme ; alors, en présence du roi, celle-ci avait brûlé trois livres, puis demandé le même prix pour ceux qui restaient ; Tarquin avait cru que la femme était de plus en

plus folle; mais quand celle-ci eut à nouveau brûlé trois autres livres, tout en s'obstinant à demander le même prix, le roi fut ébranlé et acheta les derniers pour trois cents pièces d'or. Leur nombre augmenta par la suite, après la restauration du Capitole, car de toutes les cités d'Italie et de Grèce, et surtout d'Érythrée, on fit venir et on rassembla à Rome tout ce qui avait été écrit sous le nom de n'importe quelle Sibylle. » (trad. P. Monat)

L'essentiel du passage est donc constitué par une notice rapide sur l'introduction des Livres Sibyllins à Rome et leur histoire, mais ce qui nous intéresse davantage ici, c'est le lien direct et étroit établi entre ces Livres, la Sibylle de Cumes et le roi Tarquin l'Ancien. Sur ce point, Lactance nous livre-t-il du Varron authentique ?

Une des difficultés vient de ce que la notice de Lactance ne coïncide pas totalement avec un texte de Denys d'Halicarnasse (IV, 62), placé lui aussi sous la garantie varronienne (D.H., IV, 62, 6). Deux données ne manquent pas d'interpeller le lecteur : d'une part le roi Tarquin est le Superbe chez Denys, l'Ancien chez Lactance ; d'autre part, Denys ne met pas la femme en rapport avec Cumes et ne la présente pas comme une Sibylle ; chez Lactance, c'est la Sibylle de Cumes qui vient vendre les livres à Rome. Et rappelons que les deux auteurs se placent pourtant sous la garantie varronienne.

Impossible dès lors d'éviter la question : Varron attribuait-il bien aux Livres Sibyllins une origine cuméenne ? On hésite à le croire, parce que les nombreux autres récits sur l'arrivée à Rome des Livres sont dans la ligne de Denys d'Halicarnasse : ils situent l'événement sous le règne du Superbe et évoquent une étrangère inconnue qui disparaît une fois la vente effectuée. Il eût été si facile pour Denys et pour les autres auteurs de faire intervenir la Sibylle de Cumes, si telle avait été l'opinion dominante, et surtout si cette dernière reposait sur la garantie d'un savant aussi prestigieux que Varron. Dans ces conditions, on peut légitimement se demander, notamment avec R. M. Ogilvie⁴⁶, si Lactance cite Varron de première main, comme incline par exemple à le croire B. Cardauns dans son édition commentée des *Antiquités divines*⁴⁷. Pour notre part, nous laisserons cette question ouverte, sans oser trancher.

Il est plus intéressant et plus sûr, croyons-nous, d'introduire dans la discussion Virgile et son *Énéide*. La série des noms propres utilisés, selon Lactance, pour désigner la Sibylle de Cumes atteste, sur ce point, une nette indépendance de l'auteur chrétien par rapport à Virgile. En effet le poète augustéen (*Aen.*, VI, 36) appelle la Sibylle de Cumes Déiphobé, un nom qu'on chercherait en vain dans l'énumération de Lactance. On peut donc considérer que l'apologiste chrétien n'a pas subi ici l'influence exclusive de Virgile.

Or, Virgile aussi, dans l'*Énéide* (VI, 71-73), établissait un lien étroit entre la Sibylle de Cumes et les Livres Sibyllins : c'était elle qui les aurait composés. Énée dit en effet à la Sibylle :

« Toi aussi, un vaste sanctuaire t'attend dans notre royaume :

⁴⁶ R. M. Ogilvie, *The Library of Lactantius*, Oxford, 1978, p. 55.

⁴⁷ B. Cardauns, *M. Terentius Varro. Antiquitates Rerum Divinarum. II. Kommentar*, Wiesbaden, 1976, p. 165.

j'y installerai tes oracles et les destins secrets annoncés à mon peuple,
et j'y affecterai des hommes choisis, ô vénérable prophétesse. »

Ce texte n'implique pas, il est vrai, que la Sibylle de Cumès les avait proposés personnellement au roi Tarquin, mais pour Virgile en tout cas, le rapport entre les Livres et la Sibylle de Cumès semble clair et net. Pour le poète augustéen, les Livres sont d'origine cuméenne. Il est dès lors curieux que les nombreux autres récits, qui sont postvirgiliens, soient, explicitement en tout cas, si réservés sur ce rapport.

On aura en tout cas noté qu'il n'est pas question chez Varron d'une consultation de la Sibylle par Énée ; sur ce point l'érudite de Réate semble en être restée à la version ancienne (Névius et Pison notamment) du héros troyen interrogeant sur les destins de Rome la Sibylle Cimmérienne, au lac Avernus.

Bref, quand on voit Virgile n'hésitant pas, dans l'*Énéide*, à attribuer les Livres Sibyllins à la Sibylle de Cumès, on peut estimer parfaitement possible que Varron, quelques années plus tôt, ait défendu la même position, dans ses *Antiquitates Divinae* ou ailleurs. Lactance sur cette question pourrait fort bien refléter les vues varroniennes.

Mais ne nous égarons pas, et ne confondons pas l'Histoire de l'introduction des Livres Sibyllins à Rome avec la conception que s'en faisaient Varron, Virgile, Lactance et les autres. L'Imaginaire ne doit pas être confondu avec l'Histoire. Ce sont des choses bien différentes.

H. Quelques observations en guise de conclusion...

Que peut-on proposer en guise de conclusion ? Quelques simples propositions, car nous envisageons de revenir d'une manière plus détaillée sur un certain nombre de points abordés dans le présent article.

En tout premier lieu, *aucun témoignage sérieux ne nous permet de croire à l'existence historique d'une Sibylle qui aurait exercé une activité oraculaire à Cumès*, ni pendant la période grecque, ni pendant la période osque, ni pendant la période romaine, de la Royauté à la fin de l'Empire.

Mais cela dit, il est indiscutable que *le monde antique a cru à l'existence d'une Sibylle de Cumès*, et cela, relativement tôt, dès la période hellénistique, les témoins les plus anciens étant grecs et remontant au III^e siècle avant notre ère (Lycophron, le pseudo-Aristote et peut-être Hyperochus).

Ce décalage entre Histoire et Croyance est courant dans les secteurs investis par l'Imaginaire. C'est notamment le cas, les spécialistes le savent⁴⁸, pour ce qui touche aux mythes de fondation, aux problèmes d'identité politique et nationale, aux religions et particulièrement aux rapports avec les dieux, avec l'au-delà, avec le passé et avec l'avenir. Les Sibylles et les oracles en général, qu'ils soient ou non liés aux Sibylles, font partie intégrante de cet univers où les limites entre le réel et l'imaginaire s'estompent, voire disparaissent.

Selon nous, l'existence d'une Sibylle à Cumès est tout aussi imaginaire que l'existence d'une Sibylle Cimmérienne (au lac Avernus) ou d'une Sibylle Romaine (au Lupercal du Palatin) ou d'une Sibylle Tiburtine (à la source de l'Albunea). Mais la Sibylle de Cumès semble avoir connu, dans l'Antiquité déjà, un destin plus prestigieux que ses sœurs d'Italie.

Ce succès est dû, semble-t-il, à plusieurs facteurs, au nombre desquels il faut probablement placer l'énorme tunnel souterrain qui, selon toute vraisemblance, existait déjà dans la Cumès du IV^e ou du III^e siècle avant Jésus-Christ (peu importe ici la date précise de sa construction, ses créateurs et ses fonctions) et qui n'était pas très éloigné du temple d'Apollon. Il est tentant de penser que ces réalisations matérielles ont très tôt (certainement au III^e siècle avant notre ère, peut-être même avant) donné naissance à la croyance en une Sibylle vaticinant dans les cavernes souterraines de Cumès situées tout près du temple d'Apollon. Ce ne serait pas le seul exemple d'une légende née d'imposants vestiges archéologiques.

Un autre élément explique le succès de ce motif : l'indiscutable existence à Rome, sous la République, de la collection oraculaire des Livres Sibyllins, entreposée au Capitole et considérée comme extrêmement précieuse. Ces Livres étaient censés contenir des oracles écrits en grec et attribués à une (ou à des) Sibylle(s).

L'examen de la date et des circonstances précises de leur introduction à Rome pourrait faire l'objet d'une autre mise au point. Nous ne nous sommes intéressé ici qu'au détail de leur provenance de Cumès. Et nous dirons simplement à propos de ces Livres qu'il semble assez difficile de considérer comme relevant de l'histoire authentique la notice de leur origine cuméenne (attestée par quelques rares témoignages antiques), si nous rejetons l'historicité de la présence d'une Sibylle active à Cumès (un motif beaucoup plus largement attesté dans la tradition).

D'autre part, on ne pourra assez souligner le rôle joué par la période augustéenne en général et par Virgile en particulier dans la diffusion du motif de la Sibylle de Cumès.

⁴⁸ Par exemple L. Boia, *Vers une histoire de l'imaginaire*, dans *Analele Universitatii Bucuresti, Istorie*, dans t. 40, 1991, p. 3-22 ; Id., *Pour une histoire de l'imaginaire*, Paris, 1998, 223 p. (Vérité des mythes, 17).

Varron, et peut-être déjà Sylla⁴⁹, avaient probablement ouvert la voie, mais l'influence de Virgile a été déterminante. Il connaissait bien la Campanie, il avait vraisemblablement visité tant le temple d'Apollon que le tunnel souterrain, et ces monuments avaient dû l'inspirer ; il avait certainement aussi vu le lac Averno. Bref il était familiarisé autant avec les sites qu'avec la littérature grecque (par exemple Lycophron) et latine (Névius, Pison, Varron et les autres). Et on ne perdra pas de vue l'influence de l'idéologie apollinienne d'Auguste⁵⁰ ainsi que le modèle de Delphes, où la Pythie prophétisait dans le grand temple d'Apollon⁵¹.

Mais, pas plus que les allusions de Lycophron et du pseudo-Aristote, pas plus que le catalogue varronien, sa puissante description poétique de la consultation de la Sibylle ne constitue une preuve de l'existence historique d'une Sibylle à Cumès.

Enfin, dernière remarque, cette histoire montre combien il peut être difficile, lent, long et laborieux, de se débarrasser d'une fausse croyance, de l'influence d'un savant célèbre et... du prestige des auteurs anciens.

⁴⁹ N. Valenza Mele, *Hera ed Apollo a Cuma*, 1991-1992, p. 63.

⁵⁰ Id., *ibidem*, p. 62-71.

⁵¹ On remarquera que nous n'avons à aucun moment tenté de mettre en rapport la description virgilienne avec les réalités topographiques. L'entreprise a pourtant séduit de nombreux commentateurs modernes, mais à voir le nombre de solutions différentes auxquelles ils sont arrivés, elle semble vouée à l'échec. On lira avec intérêt R.J. Clark, *Vergil, « Aeneid », 6, 40 ff. and the Cumaean Sibyl's Cave*, dans *Latomus*, t. 36, 1977, p. 482-495. On se reportera aussi à N. Horsfall, *Virgil, « Aeneid » 3 : A Commentary*, Leyde, Boston, Cologne, Brill, 2006, 2006 (Mnemosyne Supplement, 273) et à l'appendice I (p. 477-479) intitulé *Virgil's sources for the Cumaean Sibyl ; the evidence of Bk. 6* : le passage virgilien doit être considéré non pas comme la description précise d'un véritable rituel, mais comme un « magnifique bricolage » textuel.